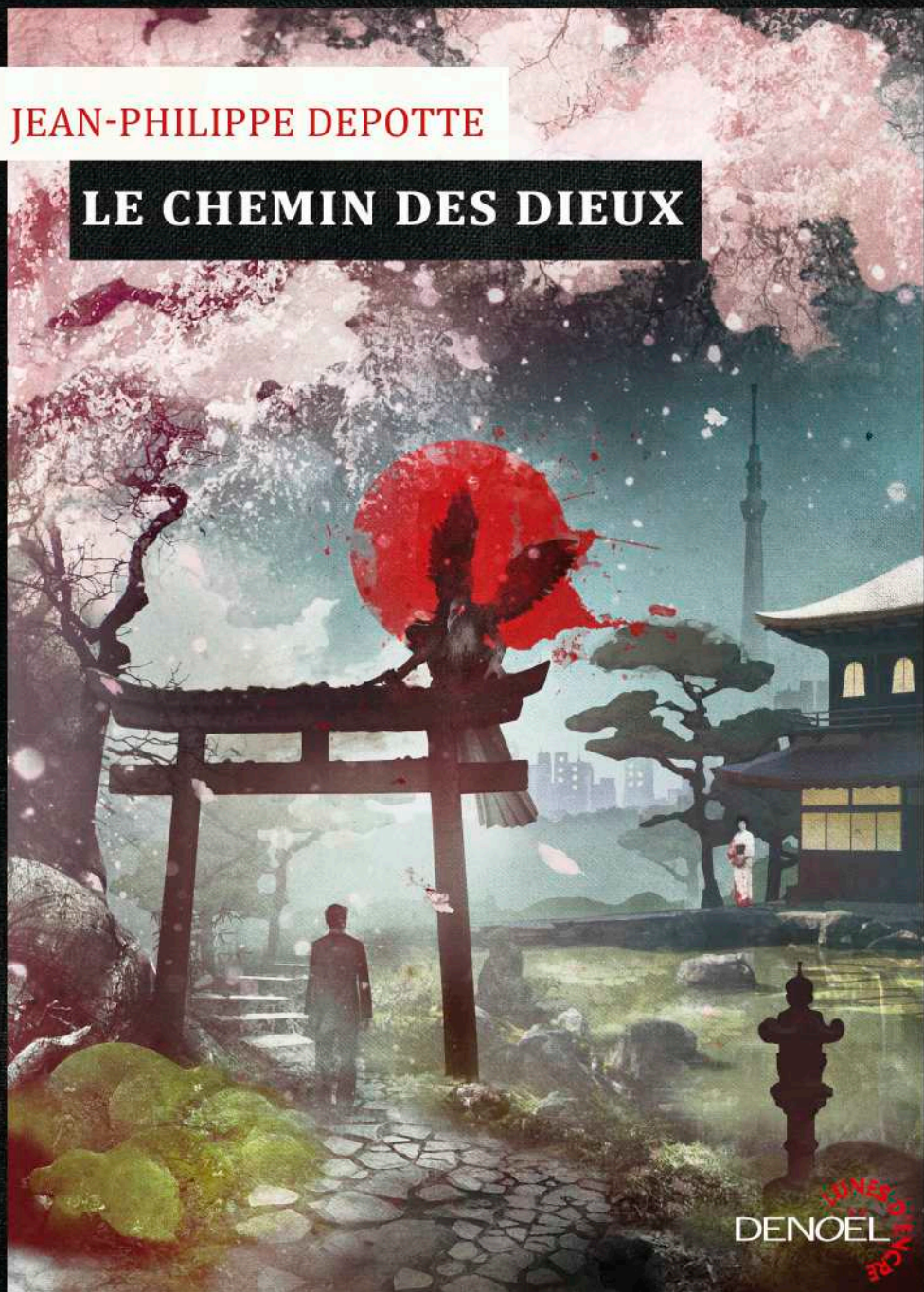


JEAN-PHILIPPE DEPOTTE

LE CHEMIN DES DIEUX



DENOËL

LE NOUVEAU  
D'ENCRE

Il n'y a pas de bien, il n'y a pas de mal.  
Il n'y a que la beauté.

神の道

LE CHEMIN DES DIEUX

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS DENOËL

*Les Démons de Paris* (Folio-SF n° 396)  
*Les Jours étranges de Nostradamus* (Folio-SF n° 454)  
*Le Crâne parfait de Lucien Bel*

JEAN-PHILIPPE DEPOTTE

神の道

LE CHEMIN  
DES DIEUX

LUNES D'ENCRE  
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE  
Sous la direction de Gilles Dumay

© *Éditions Denoël*, 2013

Extrait de la publication

*À Véronique,*

*à Léonard,  
à Gabriel,*

*au Japon.*





# 日本

*Nihon*, le Japon

*Il faut deux caractères pour former  
le nom du Japon.*

*On les traduit habituellement par  
« le Soleil levant ».*

*Mais ils signifient aussi  
« les Racines du jour ».*

Achille s'était figé en haut de l'escalator et les yeux d'Uzumé ne regardaient que lui. Des yeux magnifiques. Il ne se souvenait pas qu'ils fussent aussi beaux. Des yeux *bridés* : les yeux d'Uzumé l'étaient merveilleusement. Achille s'attardait sur l'attache verticale à la racine de son nez, l'ovale d'une paupière rabattue, comme un voile étiré jusqu'à rompre, sur ses yeux noirs. Des yeux *bridés*. Quel esprit étriqué, quel colonialiste étroit avait inventé ce mot difforme, pour une telle grâce, pour un tel raffinement? On raconte que certaines Japonaises dépensent leur argent à se faire ouvrir les yeux, à grands coups de scalpel, et qu'elles se rêvent en stars américaines ou en personnages de manga. Uzumé, il en était per-

suadé, aurait préféré à l'inverse qu'on lui refermât les yeux, encore davantage.

Sur la photographie, Uzumé portait un kimono vert pâle, piqué de motifs de lentilles d'eau que le hasard du vent agrégeait à la surface d'un étang. Le cadre de l'image coupait son buste à la taille, sous la ceinture traditionnelle tenue par une cordelette. Vingt kilos de tissu sans aucune agrafe ni aucun bouton, des heures à faire et à défaire, la perfection d'un pli, la ligne de la nuque, l'attention permanente. Jamais Achille n'avait connu d'autre vêtement à la silhouette d'Uzumé.

Un homme pressé le bouscula sur le chemin de l'escalator. Achille n'avait pas conscience de l'encombrement qu'il causait à l'entrée de la grande salle des bagages. Mais les autres passagers le contournaient sans protester. Alors, encore, il resta immobile. Seul à seul avec Uzumé.

Il descendait à peine de l'avion. Et il avait traversé le monde parce qu'Uzumé avait disparu. Kidnappée. C'est dire s'il ne s'attendait pas à la retrouver ainsi, en dix mètres sur six, sur le mur de l'aéroport. Ou alors, ce n'était pas elle. Après toutes ces années, elle avait peut-être changé.

Il se laissa plonger à nouveau dans ses yeux démesurés.

La sévérité, dans le regard d'Uzumé, conférait à son sourire une nuance délicieuse. Mieux : sa paupière gauche, retombant légèrement, teintait cette austérité complice d'une fantaisie asymétrique. À mesure qu'Achille la contemplait, les détails lui revenaient comme une évidence qu'il se reprochait d'avoir oubliée. L'imperfection de son œil sévère, sur l'image géante, en dix mètres sur six, constituait ce détail qu'elle n'adressait qu'à lui. Ce sont ces défauts minuscules, pensa-t-il, qui font la beauté.

L'affiche était une publicité pour une bouteille de thé en plastique qui semblait flotter, sur la photographie, à côté du visage d'Uzumé. Ce genre de thé amer qui rafraîchit de la

moiteur de l'été. À l'époque où il vivait ici, Achille en avait bu des litres avant de s'habituer. Parce qu'on n'est pas vraiment japonais tant qu'on n'apprécie pas le thé.

Une petite fille le sortit de son immobilité. Une petite en robe plissée, plantée devant lui, avec un lapin en peluche. Elle le dévisageait comme il dévisageait lui-même Uzumé. Interdite, la bouche bée. La mère de l'enfant la tira par la main avec empressement. Au passage, elle dévisagea l'étranger, puis la politesse lui fit détourner les yeux.

« Pardon! » s'excusa Achille en avançant, à sa suite, sur la première marche de l'escalator.

La femme et l'enfant ne se retournèrent pas sur lui.

N'y pense plus, se disait-il. Que ferait Uzumé sur les murs beigeasses de cet aéroport alors qu'en vérité, elle avait disparu? S'il croyait la reconnaître, c'est qu'il avait trop pensé à elle pendant la durée du vol; et pendant les douze années qui l'avaient précédé.

La main sur la rampe de caoutchouc, la respiration lui manquait un peu.

N'y pense plus.

En bas de l'escalator, un homme en uniforme de tergal essayait la main courante avec ardeur. Le hall de réception des bagages était incroyablement propre, incroyablement vide. Comme l'avion d'ailleurs, aux trois quarts inoccupé. Achille avança avec le groupe des passagers, abêtis par le voyage et le décalage horaire.

Sous le panneau *Francfort*, le tapis à bagages grinça et commença sa ronde indolente. Les gens s'alignèrent derrière la bande blanche qu'il ne fallait pas dépasser. Cinquante centimètres trop loin dans le no man's land, Achille fit un pas en

arrière et rentra dans le rang. Était-il donc le seul Occidental à bord de cet avion ?

Au contrôle des passeports, déjà, un officier en uniforme était venu lui signaler qu'il n'avait rien à faire dans la file des Japonais. Alors, il s'était excusé et avait rejoint l'autre couloir, celui des *foreign passports*, tellement vide qu'il l'avait cru fermé. En face du tapis à bagages, à l'opposé du hall, les douaniers attendaient à leurs guichets, au garde-à-vous, dans un excès de lumière, un bloc de néon à chaque mètre linéaire. Inconsciemment, Achille s'éblouissait à rechercher les premiers signes des restrictions d'énergie. Mais il ne les trouvait pas. À rebours des nouvelles alarmantes des médias occidentaux, cette avalanche de lumière, même incolore, réchauffait son cœur comme celui des autres voyageurs. La première valise à basculer sur le tapis n'était pas la sienne. À nouveau, son regard s'accrocha au bas de l'affiche pour remonter le bras d'Uzumé. Et le sourire imprimé semblait prononcer « le goût du Japon » en grosses lettres colorées. Car Uzumé lui souriait. Du dessin éternel de ses lèvres poudrées.

Achille rabaissa les yeux pour ne plus penser à elle. Il était fatigué, il n'avait pas dormi du voyage. Au téléphone, la voix de Francis, pire que ses mots, l'avait tellement alarmé qu'il avait sauté dans le premier avion avant d'y réfléchir. *Uzumé, kidnappée?* Après douze années, il avait suffi d'un seul appel pour le ramener au Japon.

Et maintenant, de l'autre côté du monde, les choses n'apparaissent plus les mêmes : une disparition ? un enlèvement ? C'était impossible. Ni Uzumé ni Francis ne vivaient dans un univers où l'on enlève les gens...

Achille se concentra sur le carrousel des valises.

N'y pense plus. Tu es au Japon.

Le long du hall, des écrans s'alignaient, un par pilier, qui jouaient en boucle les consignes douanières.

On y voyait un homme — un jeune retraité ahuri, chapeau colonial et veste en cuir façon Crocodile Dundee — qui débarquait ici même, à l'aéroport de Narita, les valises dégorgeant de produits prohibés : sacs de contrefaçon, peau de léopard et corne de rhinocéros, jusqu'à la ceinture en croco et la montre chinoise. Heureusement, une jeune douanière souriante lui expliquait sa méprise. Elle était accompagnée d'un gros chien orange : un gars affublé d'un costume en peluche, en vérité, un Casimir qui montrait du doigt les articles interdits et soulignait chaque décret de sa maîtresse par un déhanchement enfantin. S'il avait pu, Achille en aurait bien souri. Non pas pour se moquer de cette mascotte ridicule, mais pour s'attendrir. Les petits écrans et leur film suranné, mieux que les pancartes touristiques, lui souhaitaient avec sincérité la bienvenue au Japon. La valise d'Achille bascula sur le tapis.

Une douanière — la jumelle de celle qui jouait encore sur les écrans — avançait parmi les voyageurs au rythme d'une flânerie digestive.

Achille regarda sa montre. L'heure de manger? L'heure de dormir? Elle affichait encore l'heure de Paris.

La douanière promenait son chien. Un chien véritable et non pas la mascotte en peluche du spot d'information. Et le retriever, chasseur de drogue, reniflait les bagages avec la nonchalance qui sied à sa race. Entre les voyageurs, sa truffe de brave bête balançait d'une valise à un bas de pantalon.

Achille attrapa son bagage sur le tapis automatique.

Dans le même mouvement, une jeune fille à côté de lui franchit la ligne blanche et saisit un gros sac de sport Hello Kitty. Achille s'écarta pour la laisser passer.

Trop long buste, trop courtes jambes, une tête disproportionnée sous une coiffure épaisse, en casque noir, rabattue jusqu'à ses yeux.

« Pardon », s'excusa Achille.

Elle releva la tête. Habituellement, de ce côté du monde, on ne dit pas *pardon* à une jeune fille qui vous bouscule. Car au

pays où l'on s'excuse d'un rien — d'ouvrir une porte, de s'adresser la parole —, on s'envoie des coups d'épaule en toute impunité.

Il croisa son regard. Derrière des lunettes en bakélite, cette fille concentrait sur son visage toute l'angoisse qu'Achille s'était attendu à trouver aux autres voyageurs. C'est vrai, après tout, ces gens n'étaient-ils pas en train de rentrer auprès des leurs pour affronter l'*Incident* qui frappait le Japon ? L'*Incident* était le terme officiel décrété par les autorités. Mais la situation était grave au point qu'à Roissy, Achille avait trouvé la panique au guichet d'Air France, et tous les vols annulés. Il avait eu la chance de saisir une correspondance par Francfort et, même au guichet allemand, l'hôtesse de la Lufthansa lui avait remis un communiqué du consulat français qui conseillait de ne partir qu'en cas d'absolue nécessité. Une absolue nécessité... comme la disparition d'Uzumé ?

La jeune fille glissa son sac derrière elle, à ses pieds. Et ses yeux écarquillés sautaient d'Achille au brave chien qui approchait. Pourquoi n'y avait-il que cette fille, et ses œillades outrancières, pour écorner le flegme insupportable des voyageurs japonais ? Elle jouait aussi mal la comédie que le Crocodile Dundee des informations douanières.

Puis, Achille sortit soudain de sa torpeur. Son instinct de Français le rangeait du côté du voleur de pommes. Alors il saisit sa propre valise devant la truffe du chien débonnaire, et il se dirigea à marche forcée vers l'autre extrémité du tapis roulant, baissant la tête, claquant des pieds.

« Attendez ! » l'interpella la douanière.

Elle trotta vers lui. Le brave chien *idem*.

Et les dix minutes suivantes passèrent à s'affairer autour de sa valise ouverte. Le chien et trois douaniers en renfort reniflèrent ses pulls et ses chaussettes. Et Achille joua le *gaijin* ignorant : l'étranger qu'au Japon on pardonne d'avance pour toutes ses excentricités.

« Tout est en règle. Excusez-nous », conclut la douanière en refermant sa valise.

Elle regardait son visage avec insistance. Mais Achille, déjà, s'était habitué et il n'y faisait plus attention.

« Et merci, bégaya-t-elle, merci d'être venu au Japon... »

Au loin, sous la lumière excessive, la fille angoissée passait les portes de sortie, serrant dans ses bras le sac Hello Kitty.

Si elle avait regardé par ici, Achille lui aurait certainement souri.

[NHK news — 13:00]

Derrière un bureau démesuré qui emplissait l'écran d'un bord à l'autre, Nakajima-san et Fuji-san, les mains sagement croisées, saluèrent dans un bel ensemble le téléspectateur.

Le couple vedette des présentateurs du journal affichait les mêmes visages que d'habitude. Ni plus ni moins austères. *Incident* ou pas, ils menaient leur sacerdoce comme ils l'avaient toujours mené.

Suivaient les titres. Essentiellement les restrictions d'énergie. La quasi-totalité des centrales du pays semblaient touchées par une épidémie de pannes — les journalistes utilisaient le mot *irrégularités*.

Aucun détail sur les origines du sinistre. Un professeur invité s'étendait sur les conséquences et les mesures à prendre : limitation des affichages lumineux, rationnement des usages industriels et, surtout, relèvement des températures de consigne de l'ensemble des climatiseurs de l'archipel. En plein mois de juillet, c'était l'effort le plus extraordinaire. La NHK illustre son propos par un extrait de l'allocution du Premier ministre qui proclamait très officiellement le renforcement du plan Cool-Biz : abandon de la veste et de la cravate au bureau, fermeture des distributeurs de boissons réfrigérées, coupure de l'éclairage dans les parties communes des bâtiments.



Retour au studio, et Nakajima-san, sévère, se débarrassait de ses veste et cravate, en direct et sans un mot. Coincée dans son tailleur gris, sa collègue Fuji-san attendait sans un commentaire, sans un regard pour l'effeuillage, que le prompteur s'emplisse des prochaines nouvelles. La situation n'était peut-être pas assez grave pour qu'elle pose sa veste à son tour, et son flegme apportait à la scène un certain message d'espoir. Puis ils commentèrent, sur l'écran derrière eux, un diagramme bariolé. Il s'agissait des objectifs d'économie d'énergie auxquels s'engageait la population de Tôkyô. Et Achille comprit que chaque préfecture aurait sa propre jauge de l'effort collectif que l'on suivrait sans rien dire, d'heure en heure, à la télévision, dans le métro, sur les écrans géants aux carrefours les plus passants. Visiblement, la diffusion de l'information, elle, n'était pas touchée par les restrictions d'énergie. En quantité, à tout le moins. Pour la qualité...

On n'était toujours pas informés des raisons de l'*Incident*...

\*

« Je prends celui-ci », conclut Achille en refermant l'écran du téléphone cellulaire. Un modèle japonais ultramoderne puisque les appareils étrangers, comme d'un autre âge, ne fonctionnent pas ici. Il découvrit le prix de la location — il n'y avait pas plus cher au catalogue de l'agence — mais il n'osa pas se dédire et il tendit, à regret, sa carte bancaire. Après tout, ces flashes d'information télévisée, toute la journée au fond de sa poche, lui permettraient de travailler son japonais. C'est ce qu'il se dit, en lui-même, pour se justifier.

La vendeuse, au comptoir, remplissait les formulaires. Une perle de sueur à sa tempe déclencha le battement, à sa main gauche, de son éventail en plastique. Elle portait le même tailleur gris que Fuji-san à la télévision. Le même tailleur aussi que toutes les autres vendeuses des guichets attenants. Mais le seul client étranger s'était arrêté chez elle. Elle sourit à la

jalousie de ses collègues. Puis elle leva les yeux vers Achille. Des yeux impertinents, un peu trop grands, comme une esquisse maladroite de la beauté d'Uzumé.

Achille se renfrogna.

N'y pense plus.

Uzumé a disparu.

« Bienvenue au Japon! » récita l'employée en lui tendant l'appareil.

Achille alignait l'écran de son téléphone sur les quadrillages de la table du Starbucks.

Le calme apparent de la salle des bagages, tout à l'heure, cachait la cohue du reste de l'aéroport. Dès les portes, passé la douane, on tombait sur les files d'étrangers à l'abandon. Leurs chariots dégorgeaient les malles et les ballots, les poussettes, les vélos et les clubs de golf enchevêtrés. Parmi les piles de bagages, les inévitables sacs de bâche plastique lignés bleu et rouge évoquaient les grands exodes et les camps de réfugiés.

Ici, des enfants chinois braillaient pour une place assise en haut d'un tas de valises ; là, une Américaine crachait ses exigences et ses droits à la face d'un préposé. Et c'est l'ensemble du peuple des *gaijins* qui fuyait ainsi le navire japonais.

Pour éviter la bousculade, Achille avait cherché refuge au Starbucks du premier sous-sol. Il n'y manquait pas de places libres : on ne prend pas un dernier café quand on fuit la peur au ventre.

En miroir de son téléphone, devant son expresso, il aligna sur la table son billet d'avion : son billet de retour. Toutes ses économies, ou pas loin, pour une semaine au Japon. Il remua son café avec une spatule en bois. Puis il remua encore. Il fallait qu'il remue. Ou qu'il tape le bord de la tasse ou vérifie encore l'alignement de son billet et de son téléphone. Il

regarda sa main qui tremblait un peu. Pourtant, l'*Incident* qui frappait le Japon ne l'effrayait pas. Alors quoi ? La disparition d'Uzumé, l'inquiétude ? C'était certainement ça.

Il respira à pleins poumons l'air de Narita.

« Ça y est ! » souffla-t-il assez doucement pour ne pas s'entendre lui-même. « Je suis enfin revenu. »

\*

Quand Francis l'avait appelé du Japon, Achille était en réunion, avec le boss et le comité de direction. Même sur vibreur, la sonnerie avait cassé le silence de tous ces beaux messieurs. D'habitude, Francis ne téléphonait que pour les vœux, au Nouvel An, pour dire que tout allait bien, s'enquérir de la France et lui souhaiter une année de plus en bonne santé. Voyant son nom sur l'écran du cellulaire, Achille avait décroché. Le boss, au rétroprojecteur, avait tapé du pied. D'abord, Francis ne l'avait pas reconnu et avait demandé trois fois si c'était bien lui. Achille avait attendu d'être dans le couloir pour parler plus fort. Mais même là, il n'osait pas, à cause des collègues du bureau paysager. À mi-voix, il bascula en japonais pour aider Francis à l'identifier.

« Qu'est-ce qui se passe, Francis ?

— Je suis tout seul, Achille. D'abord, tu es parti. Et maintenant, c'est Uzumé qui a disparu.

— Uzumé ?

— Tu te souviens d'elle ?

— Bien sûr que je me souviens. »

Il n'avait plus prononcé son nom depuis douze années.

« Ça veut dire quoi, disparu ?

— Je pense qu'elle a été enlevée. En fait, j'en suis sûr... Elle a été kidnappée tout à l'heure... euh, hier... je ne sais plus. Elle n'est plus là, Achille, et peut-être qu'elle ne reviendra jamais. »

Autour d'Achille, la lumière jaune et la moquette au logo de

Photocomposition *CMB* Graphic  
44800 Saint-Herblain

Extrait de la publication



# Le Chemin des dieux Jean-Philippe Depotte

Cette édition électronique du livre  
*Le Chemin des dieux* de Jean-Philippe Depotte  
a été réalisée le 16 juillet 2013  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207116135 - Numéro d'édition : 252251).

Code Sodis : N55513 - ISBN : 9782207116159

Numéro d'édition : 252253.